



# Un fait dans le passé

*Luigi Giussani, Pourquoi l'Eglise ?, Chapitre II*

Suivant ma préoccupation méthodologique constante, je dois formuler à présent deux préalables qui facilitent l'analyse du problème que nous allons traiter. Chacune de ces prémisses répond à une interrogation fondamentale.

La première question a déjà été posée dans l'introduction, mais il faut encore la préciser pour trouver une réponse convenable. « Comment peut-on, aujourd'hui, arriver à une évaluation de Jésus-Christ qui soit objective et qui corresponde à l'importance de l'adhésion qu'il exige ? » Ce qui revient à dire : « Avec quelle méthode ai-je la possibilité d'être raisonnable en adhérant à la proposition chrétienne ? »

Dans la réponse à cette question, la culture se divise et l'attitude de l'homme envers toute la réalité se révèle. Comme disait le vieux Siméon en rencontrant Marie et Joseph qui présentaient leur fils au Temple : « Cet enfant doit amener la chute et le relèvement d'un grand nombre en Israël ; il doit être un signe en butte à la contradiction afin que se révèlent les pensées intimes de bien des cœurs » (Lc 2, 34-35). Devant lui, les mou- (p. 18 :) vements les plus intimes de l'âme, le tissu moral le plus profond, sont destinés à remonter à la surface.

Face à cette question, trois attitudes culturelles ont produit des réponses différentes. J'insiste sur le fait que, dans le contexte de notre discours, dire « trois attitudes culturelles » ne revient pas seulement à feuilleter trois chapitres de l'histoire culturelle de l'Occident. Cela signifie débusquer les plis cachés de l'histoire de la conscience humaine face au problème que nous sommes en train

de traiter, cela signifie aussi indiquer trois modalités qui peuvent être les nôtres pour affronter non seulement l'Écriture sainte mais aussi les circonstances les plus variées de notre vie, qu'il s'agisse d'une rencontre très attendue ou de l'observation admirative d'un ciel étoilé !

L'attitude culturelle, dans sa valeur radicale de vision de soi et du monde, envahit la modalité des rapports avec toutes les choses. Et toute erreur dans ce domaine est l'expression d'une tentation que nous subissons tous.

### **Un fait dans le passé**

La première des trois attitudes signalées peut être résumée ainsi : Jésus-Christ est un fait du passé, comme Napoléon ou Jules César. Comment donc un homme raisonnable peut-il rejoindre l'existence de Napoléon ou de Jules César, de façon à porter un jugement sur eux ? Pour trouver la solution, la raison de l'homme se sent tout d'abord poussée à réunir toutes les données possibles en provenance du passé, les documents, les « sources ». Par la suite, en classant et en évaluant ces sources, il retiendra aussi, voire essentiellement, le développement du fait examiné, c'est-à-dire ce que ce fait a laissé dans l'histoire, parce que cet élément appartient également à l'ensemble de la documentation qui sera utile pour forger son jugement. On réunit tout, on compare, on évolue, et on arrive enfin à un jugement qui sera certain sur quelques facteurs, et très incertain sur d'autres.

C'est la méthode normale de la raison appliquée à un événement du passé, de la « raison historique ». C'est une position à laquelle, à première vue, rien ne peut être reproché. Je me souviens de ma première année d'études en théologie, fondée sur ce type de raisonnement.

Passons à la vérification des effets de cette attitude appliquée au fait de Jésus-Christ. Les résultats de cette méthode, quand on l'utilise pour arriver à une plus grande certitude à propos de la crédibilité de la prétention de Jésus-Christ, suscitent un premier niveau de perplexité. Lorsqu'on fait l'inventaire des études sur le sujet, le fait émergent est qu'on se trouve en face de centaines d'interprétations différentes. C'est un cas où l'ancien proverbe latin *tot capita, tot sententiae* semble jouer en plein.

Au début de ce siècle, un jeune et grand théologien allemand a voulu faire le point sur deux siècles et demi de littérature scientifique à propos du personnage de Jésus-Christ. En 1906, il a publié un livre destiné à devenir célèbre : *Histoire de la recherche sur la vie de Jésus*. J'avais vingt ans lorsque je lus ce livre pour la première fois, et je me souviens encore de l'impression dramatique qui me saisit lorsque, arrivé à la fin de l'analyse des différents auteurs, je dus affronter la conclusion de cette grande étude. L'auteur parvenait à discerner deux tendances.



Pour une partie des auteurs considérés, les sources ne sont pas suffisantes pour nous restituer une image certaine du personnage Jésus. Par conséquent, Jésus-Christ resterait pour nous un grand inconnu.

Cette conclusion doit nous faire penser à Paul au milieu de l'Aréopage d'Athènes, quand il félicitait les Athéniens parce qu'ils honoraient leurs dieux - voulant ainsi les louer pour le sens religieux qui s'exprimait dans leur polythéisme et qui démontrait une ouverture d'esprit absente aujourd'hui encore à qui n'est pas en paix avec son christianisme. Au terme de cet éloge, Paul disait : « *Parcourant votre ville et considérant vos monuments sacrés, j'ai même trouvé un autel avec l'inscription : « Au dieu inconnu. » Eh bien, ce que vous adorez sans le connaître, je viens, moi, vous l'annoncer* » (Ac 17, 23). Saint Paul se présentait donc au peuple d'Athènes pour révéler comment ce Dieu inconnu s'est fait connaître : et pour nous, après des siècles d'études, ce Dieu serait à nouveau une terre inconnue !

L'autre tendance identifiée par l'imposant essai du jeune théologien allemand est de type apocalyptique ou eschatologique. Autrement dit, Jésus aurait été l'un de ceux qui, à son époque, attendaient une fin du monde imminente, et c'est ainsi qu'il aurait conçu le sens même de son existence. Le personnage de Jésus-Christ nous semblerait donc aujourd'hui étrange, étranger.

*« Il est arrivé quelque chose de surprenant à l'enquête sur la vie de Jésus. Elle était partie avec l'intention de trouver le Jésus historique et elle croyait pouvoir ensuite le réinsérer dans notre époque tel qu'il est, en tant que Maître et Rédempteur. Elle dissolvait les liens qui, depuis des siècles, liaient Jésus à la roche de la doctrine ecclésiastique, elle se réjouissait de voir revivre son personnage et de voir restitué l'homme historique Jésus. Mais Jésus ne s'arrêta pas, il passa par-delà notre époque et retourna dans la sienne. Ce qui surprit et effraya la théologie de ces quarante dernières années fut justement cela : ne pas être en mesure de le retenir dans notre époque malgré toutes les sophistications et toutes les prévarications intellectuelles, mais se le voir arraché. Jésus retournait en arrière, il s'éloignait non pas par défaut ou excès de conformité historique, mais par la nécessité même du pendule qui, laissé à lui-même, retourne à sa position première [...].*

*« Il n'est pas donné à l'histoire de défaire les liens entre ce qui est permanent et éternel dans l'être de Jésus et les formes historiques dans lesquelles il s'est manifesté, ni de l'insérer comme quelque chose opérant de manière vivante dans notre monde. Elle s'est fatiguée en vain dans cette tentative. Comme une plante aquatique qui fleurit de manière splendide tant qu'elle est à fleur d'eau mais qui devient flasque et méconnaissable dès qu'elle est arrachée à son élément, ainsi finit le Jésus historique qu'on détache du terrain eschatologique et qu'on veut comprendre comme une entité hors du temps. Ce qui est permanent et éternel en Jésus est totalement indépendant*

*de la connaissance historique et ne peut être compris qu'à la lumière de son esprit toujours actif dans le monde. L'esprit de Jésus est une chose, la vraie connaissance de Jésus en est une autre.»*

Ce grand théologien, qui était aussi un musicien de talent, arriva à cette conclusion : puisque sa raison ne pouvait mener qu'à un « désarroi » en ce qui concerne le personnage historique de Jésus, et que lui-même sentait la vitalité de ce Jésus qui lui avait été annoncé, il abandonna la théologie et s'en alla en Afrique comme médecin pour essayer de suivre Jésus en soignant les malades. Il s'appelait Albert Schweitzer et il fonda un hôpital à Lambaréné, où il finit sa vie en se vouant aux plus pauvres. En parfait protestant, il avait dépassé la fragile incapacité de la raison théorique en suivant la raison du cœur. Le diagnostic établi dans sa jeunesse reste néanmoins très actuel, car tous les travaux d'exégèse ultérieurs, effectués avec des méthodes plus audacieuses et confortés par de nouvelles découvertes, sont arrivés d'une manière ou d'une autre à l'une des deux tendances qu'il avait définies. Il a donc été génial en précisant la limite inévitable ou l'impossibilité d'une solution que l'application de cette méthode aurait générée. Appelons cette première attitude l'attitude rationaliste.

Je veux rappeler que le rationalisme, comme position mentale, est issu d'une conception de la raison selon laquelle la raison est la mesure des choses. Si la raison est la mesure des choses, alors la consistance des choses est celle qui leur est donnée par la raison. Une telle attitude implique donc la projection sur le réel de dimensions déjà fixées et reconnues par la raison. Par définition aprioriste, tout ce qui prétendrait dépasser de telles mesures n'existe pas.

Cette position contredit la loi suprême du réalisme que nous avons déjà eu l'occasion de traiter, et selon laquelle c'est l'objet qui dicte la méthode de la connaissance. Mais cela n'est possible que si l'on définit la raison comme la conscience du réel dans la totalité de ses facteurs.

Si la raison est cette conscience du réel, alors la possibilité de la nouveauté existe, c'est-à-dire la possibilité de découvrir l'existence de quelque chose qui ne soit pas déjà contenu dans notre mesure. Le rationalisme est l'abolition de la catégorie du possible : affirmer qu'est possible seulement ce qui est mesurable, donc maîtrisable par des mesures déjà acquises, revient à nier la vraie catégorie du possible, l'éventuelle existence de quelque chose qui par nature franchirait les horizons limités auxquels l'homme arrive, aussi extensibles soient-ils.



En utilisant la méthode qui affronte le fait de Jésus comme un pur événement du passé, on se retrouve à ne rien pouvoir avancer de certain au sujet d'une annonce aussi extraordinaire.

Se pose alors une autre question, du point de vue éthico-moral : si cette annonce est aussi importante pour l'homme, comment peut-on raisonnablement, c'est-à-dire de façon conséquente par rapport à la gravité du problème, accepter de rester dans un désarroi de la raison ? On comprend ainsi le vrai motif de l'attitude ici traitée.

En réalité, l'attitude rationaliste réduit le contenu du message chrétien avant même de l'avoir pris en considération. Voici le message chrétien : Emmanuel, pour utiliser le terme de l'évangile que nous lisons dans la liturgie de Noël, c'est-à-dire « Dieu avec nous ». Le message chrétien, c'est que Dieu s'est fait présence humaine, charnelle, au cœur de l'histoire.

Depuis deux mille ans, l'histoire de l'humanité nous transmet la voix d'hommes, de femmes, d'enfants sans distinction de sexe, d'âge, de position sociale ni de formation culturelle - une voix qui affirme, comme l'ange au matin de la résurrection dans le récit de Luc : « Pourquoi cherchez-vous le Vivant parmi les morts ? » (Lc 24, 5).

Quelques-unes de ces voix nous parviennent du fond des âges. « Dans la vague de persécutions qui eut lieu à Smyrne autour de la moitié du II<sup>e</sup> siècle [...] les martyrs gardèrent une sérénité stupéfiante. » « Ils rendirent évident à nous tous », dit l'Épître de l'Église de Smyrne, « qu'au milieu de ces tourments [...] le Seigneur était à leurs côtés et avançait parmi eux ».

Ajoutons avec Origène, le grand érudit de l'Église orientale du III<sup>e</sup> siècle : « Afin que s'accomplisse en nous cette parole du prophète : *« J'habiterai en eux et je m'y promènerai »*. D'autres voix sont plus proches de nous, comme celle du grand converti John Henry Newman : *« Le christianisme est une réalité vivante qui ne vieillira jamais. Certains en parlent comme s'il s'agissait d'un fait historique qui ne pèse qu'indirectement sur la vie d'aujourd'hui. Il a certes ses racines dans un passé glorieux ; mais sa force est une force présente. »* Et c'est comme si le théologien von Hügel ajoutait : *« Car une Personne est venue, qui vécut et qui anima, qui agit et qui enseigna, mourut et ressuscita ; et cette Personne continue à vivre pour toujours par sa puissance et par son Esprit ; en nous et parmi nous ; si indiciblement riche et cependant si simple, si sublime et cependant si familière, [...] si divinement proche [...]. »*

Nous concluons avec la voix de Karl Adam : *« Comme le montre l'histoire, le christianisme est une vie qui, jaillissant avec une puissance originelle dans la personne de*

*Jésus-Christ [...] se communiqua non seulement au cercle restreint des disciples, mais, en un temps incroyablement court, s'étendit à tout le monde antique, généra en son sein de nouvelles civilisations, de nouvelles nations, des hommes nouveaux, et, sans arrêt, il continue aujourd'hui encore à se manifester comme une vie inépuisable et ininterrompue. »*

Affronter une telle annonce avec ce que nous avons appelé l'attitude rationaliste équivaudrait à vider le message chrétien de son contenu ; cela équivaudrait à dire : la méthode pour vérifier si Jésus-Christ est vraiment Dieu présent parmi nous consiste à le rejeter dans un éloignement égal à celui où se trouvait le divin avant de se faire homme, le rejeter dans une absence du présent. Et ainsi tombent les termes mêmes du problème.

L'annonce chrétienne nous dit que Dieu s'est rendu présence dans l'histoire, « Dieu avec nous ». Pour comprendre si cela est vrai, l'attitude rationaliste repose la question dans les termes antérieurs à l'annonce même, elle formule à nouveau le problème comme tout l'effort religieux de l'homme l'avait formulé dans sa tentative de jeter un pont entre sa propre contingence et le mystère. Si le Christ est un être éloigné de deux mille ans, cherchons à vaincre cet éloignement par tous les moyens de la recherche scientifique ! Quand l'annonce chrétienne dit : « Dieu s'est fait présence », l'attitude rationaliste travaille sur l'hypothèse de son absence.

L'attitude rationaliste, telle que nous l'avons décrite, peut concerner chacun d'entre nous. Elle ramène l'esprit à une conception qui nous est de toute manière plus familière. Le fait que Dieu se fasse présence humaine est un mystère pour nous. Dès lors, face à l'annonce chrétienne, nous avons sans cesse la tentation de réduire Dieu, toujours présent, aux images que nous nous faisons de la présence et de l'absence. Les hommes ont constamment essayé de concevoir leur rapport avec Dieu et ainsi sont nées les différentes religions. Quelle est la nouveauté de l'hypothèse de la révélation chrétienne ? C'est que Dieu n'est pas quelque chose de lointain que l'homme essaie de rejoindre avec effort, mais Quelqu'un qui chemine aux côtés de l'homme et qui en est devenu le compagnon. Pour juger de la véracité de cette hypothèse, la méthode rationaliste l'élimine, parce qu'elle la vide de son contenu spécifique, c'est-à-dire de la nature de sa présence. En rejetant l'événement de Jésus-Christ dans le lointain, en faisant de lui un « fait historique », on utilise une méthode qui devrait démontrer la véracité de sa prétention, mais qui interdit de prendre en considération ce en quoi consiste cette même prétention : Dieu comme présence humaine sur le chemin de l'homme.



Il faut clairement souligner que la position rationaliste veut bien considérer Jésus-Christ comme un fait historique, mais qu'elle appelle historique ce qu'elle-même considère comme historique. Comme on l'a déjà dit, l'attitude rationaliste conçoit la raison comme l'unique mesure du réel, et elle subit les conséquences de sa position aussi en ce qui concerne le fait historique : elle exclut la possibilité d'un fait historique qui n'aurait pas les caractéristiques prédéterminées par elle-même. L'attitude rationaliste apparaît ainsi contraire à la nouveauté, à la catégorie de la possibilité. Si un événement annoncé ou décrit était un miracle, la position mentale dont nous discutons ne le considérerait pas comme historique, pour les mêmes raisons. Mais un fait différent de tous ceux que nous imaginons ne peut-il pas se produire ? On trouve une page magnifique dans la Bible, lorsque Dieu impose à l'homme d'affronter sa disproportion radicale face à la possibilité qui est à l'origine des choses, face à leur réalité et leur existence. C'est dans le livre de Job.

*« Où étais-tu quand je fondai la terre ?  
Parle, si ton savoir est éclairé. [...]  
Peux-tu nouer les liens des Pléiades,  
desserrer les cordes d'Orion,  
amener la Couronne en son temps,  
conduire l'Ourse avec ses petits ?  
Connais-tu les lois des Cieux,  
Appliques-tu leur charte sur terre ?  
Ta voix s'élève-t-elle jusqu'aux nuées  
et la masse des eaux t'obéit-elle ? [...]  
Sais-tu quand les bouquetins font leurs petits ?  
As-tu observé des biches en travail ?  
Combien de mois dure leur gestation,  
quelle est l'époque de leur délivrance ? [...]  
Est-ce avec ton discernement que le faucon prend son vol,  
qu'il déploie ses ailes vers le sud ?  
Sur ton ordre que le vautour s'élève  
et place son nid sur les hauteurs ? »*

(Jb 38, 4, 31-34 ; 39, 4-5, 29-30.)

Vaincu par la longue et quasi exténuante description de la puissance, de la fantaisie, du soin plein d'amour de Dieu pour ses créatures, jusque dans les plus petits détails, Job répondra : « Je sais que tu peux tout et qu'aucun projet n'échappe à tes prises » (Jb 42, 2).

Le réel n'est pas ce que nous avons décidé a priori qu'il devrait être. Et si c'est le contenu de l'annonce chrétienne que nous devons évaluer, il est logique de le regarder bien en face et non pas en fonction de ce que nous pensons déjà qu'il devrait être. Par la suite, on pourra le juger non véridique, mais il faut au moins le prendre en considération pour ce qu'il est : Dieu fait présence, compagnie pour les hommes qu'il n'abandonnera plus.

Et cette affirmation est précisément la seule qu'il est intéressant de vérifier. Il est Dieu, il est avec nous, il est vivant : voici le contenu de l'annonce en ce qui concerne Jésus-Christ; tout autre contenu serait en contradiction grave avec la méthode choisie par Dieu pour se manifester à l'homme. Il faut éviter de privilégier un effort d'identification avec le passé ou d'actualisation mystique de celui-ci, un effort d'interprétation par la raison ou le sentiment. Dieu ne peut pas l'avoir exigé comme route normale vers lui, lui dont la pédagogie s'est montrée si riche de compassion pour l'homme.